

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

CH. THIERRY-MIEG

Les colonies agricoles d'Allemagne pour vagabonds et mendiants

Journal de la société statistique de Paris, tome 34 (1893), p. 163-167

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1893__34__163_0

© Société de statistique de Paris, 1893, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV.

LES COLONIES AGRICOLES D'ALLEMAGNE POUR VAGABONDS ET MENDIANTS.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner quelques détails sur les moyens employés à l'étranger pour réprimer le vagabondage.

J'ai eu l'occasion, il y a deux ans, de visiter en Allemagne la colonie agricole de Wilhelmsdorf en Westphalie, et si vous le permettez, je vous dirai quelques mots de cette institution et des principes qui la dirigent.

Le pasteur de Bodelschwingh, qui, avant 1870, évangélisait les Allemands de la Villette, et construisit pour eux une petite chapelle aux Buttes-Chaumont, s'établit plus tard dans la petite ville industrielle de Bielefeld en Westphalie, et y créa dans un faubourg, sous le nom de Béthel, un établissement de refuge pour les épileptiques, les idiots et d'autres catégories de malheureux. Il ne faisait en réalité qu'imiter les remarquables institutions que le pasteur Bost avait créées à La Force dans le midi de la France.

Mais il ne s'arrêta pas à cette imitation ; il voulut corriger les vagabonds, les ramener au travail, et mettre en application le principe de saint Paul : « Qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. »

On comptait alors (en 1881) qu'en Westphalie 4,000 marks (5,000 fr.) en moyenne étaient donnés chaque jour à des mendiants, dont plusieurs milliers parcouraient le pays en tous sens, et étaient dépensés par eux principalement dans les cabarets. Dans chacune des huit institutions de M. de Bodelschwingh on voyait arriver jour-

nellement 20 à 25 vagabonds auxquels on faisait la charité d'un repas, et auxquels on donnait souvent des vêtements pour remplacer les haillons qui les couvraient. Mais on s'aperçut bientôt que ces mendiants faisaient le tour des huit établissements, et revenaient au bout de huit jours prendre dans le premier un second repas, puis un 3^e et un 4^e au bout de quinze jours et de trois semaines. Quant aux vêtements, ils les échangeaient contre de l'eau-de-vie, et se faisaient habiller à nouveau dans une autre institution pour boire à leur tour ces nouveaux habits.

M. de Bodelschwingh fit alors acheter des bêches et des pioches, et réclama une heure de travail de chacun des mendiants.

Aussitôt, changement à vue : au lieu de 20 ou 30, on n'en vit plus paraître que 2 ou 3 qui mirent de la bonne volonté à travailler pour gagner honorablement le pain qu'on leur donnait et qui demandaient en outre à continuer à travailler le plus longtemps possible pour gagner leur vie. Ce fut le commencement de l'institution nouvelle. On logea ces malheureux, on les habilla et on les nourrit ; mais en exigeant d'eux un travail régulier, en attendant qu'on pût leur procurer ailleurs une place ou une occupation fixe. On les employait à faire des chemins, ou à cultiver les champs et les jardins de l'institution. Mais l'emplacement ainsi que les moyens de développement étaient forcément limités, et on dut chercher ailleurs.

A quelques kilomètres de Bielefeld, sur un plateau élevé, on put acheter pour 150,000 fr. une vaste étendue (1,370 arpents) de terrains incultes, couverts seulement de bruyères et de cailloux.

L'argent fut obtenu par des souscriptions et par une subvention des États provinciaux, et le 22 mars 1881, 18 pensionnaires de Béthel, atteints d'épilepsie, mais néanmoins capables de travailler, commencèrent à approprier aux besoins nouveaux une ancienne ferme qui se trouvait sur la propriété. La direction fut donnée à un frère de l'ordre protestant de Nazareth, habile agriculteur, et la colonie fut inaugurée le 17 août 1882. Depuis lors, elle s'est grandement développée, et ses pensionnaires ont construit plusieurs nouveaux bâtiments, une maison pour le directeur et sa famille, une autre pour les colons, une buanderie, une salle de bains, des écuries, étables, granges, hangars, etc. Les malheureux qui viennent chercher un asile dans la colonie sont obligés de prendre un bain, et de se laver à fond. Leurs vêtements sont nettoyés, remis en état, et leur sont rendus à leur départ. En attendant, on les habille à neuf, on les nourrit et on les occupe. Beaucoup s'en vont déjà après 3 jours d'essai, parce que le travail et la discipline ne leur conviennent pas. D'autres restent 15 jours ou davantage jusqu'à ce qu'on ait pu leur procurer une place ailleurs. Ils sont alors tenus de rembourser par acomptes les habits qu'on leur a fournis. La plupart séjournent 3 à 4 mois. Après 15 jours, on leur bonifie 25 pfennigs (31 1/4 centimes) ou un peu plus par jour. Les gens les plus faibles sont occupés aux travaux les plus légers, travaux domestiques, etc. Le dimanche on leur fait un culte religieux et enfin une bibliothèque composée de bons livres est à leur disposition pour les moments de loisir.

A mesure que l'exploitation agricole se développa, on dut augmenter le bétail. Il se compose actuellement de 4 bœufs de trait, de 24 vaches laitières, de 12 veaux et génisses, de 12 porcs, de 8 chevaux de trait, et de 3 poulains. — On cultive aujourd'hui 250 arpents, 100 en champs et jardins, 80 en prairies, 70 en cultures forestières ; et le rendement ancien a doublé et même triplé par une exploitation plus scientifique.

Un voyageur, qui visita la colonie en 1883, y trouva 225 colons dont la plupart travaillaient aux champs, et parmi lesquels on comptait un ancien inspecteur des contributions, un directeur de mines, un négociant, un officier de la landwehr décoré de la croix de fer, un vieux soldat qui avait combattu en Algérie, un ancien employé de la police, un économiste, un sommelier, un instituteur, un dentiste, etc. Tous paraissaient bien portants et de bonne humeur. Le directeur et les deux frères de Nazareth qui lui étaient adjoints leur témoignaient une grande bienveillance. Je fus étonné, dit-il, de voir avec quelle facilité on maintenait la discipline dans une population aussi mêlée, dont la moitié avait déjà subi des peines. Huit des colons, en effet, avaient été dans une maison de correction, une quarantaine en prison, autant dans un pénitencier. Dans la colonie, il n'y a pas de punitions ; une simple réprimande, sérieuse, suffit en général ; sinon on renvoie l'indiscipliné. Dans les premiers 14 mois on avait recueilli 1,200 individus, parmi lesquels 42 s'étaient enfuis en cachette. On en avait congédié 966, dont 830 avaient obtenu des places par l'intermédiaire de la direction.

La nourriture est simple, mais saine et fortifiante, car ces malheureux arrivent souvent tellement exténués et affaiblis par les privations qu'il leur faut des semaines et des mois pour se refaire, et devenir capables de supporter un travail un peu fatigant et régulier.

Quelquefois ils reviennent une 2^e, une 3^e fois à la colonie, on les y reçoit toujours volontiers, lorsqu'il y a de la place.

L'exemple de Wilhelmsdorf fut suivi dans d'autres localités de l'Allemagne, et on y trouvait, en 1889, 21 colonies agricoles :

- 1^o Wilhelmsdorf, district de Minden, en Westphalie.
- 2^o Kaestorf, près Gifhorn, en Hanovre.
- 3^o Rickling, en Schleswig-Holstein.
- 4^o Friedrichswille, près Reppe, district de Francfort-sur-l'Oder.
- 5^o Dornahof, près Althausen, en Wurtemberg.
- 6^o Seyda, près Halle.
- 7^o Dauelsberg, près Delmenhorst, en Oldenbourg.
- 8^o Wunscha, près Boxberg, en Silésie.
- 9^o Meierei, près Ramelow, en Poméranie.
- 10^o Carlshof, près Rastembourg, en Prusse orientale.
- 11^o Berlin, N. Reinickendorferstrasse, 36 a.
- 12^o Ankenbuck, près Dürrheim, en Bade.
- 13^o Neu-Ulrichstein, près Homberg-sur-l'Ohm, en Hesse.
- 14^o Lühlerheim, près Peddenberg, district Dusseldorf.
- 15^o Schneckengrün, près Mehtheuer, dans le Voigtland saxon.
- 16^o Elkenroth, près Betzdorf, district Coblenze.
- 17^o Simonshof, près Unsleben, Basse-Franconie (Bavière).
- 18^o Maria-Veen, près Gross-Becken, district Munster, en Westphalie.
- 19^o Alt-Latzig, près Filehne, district Posen.
- 20^o Magdebourg, gr. Diesdorferstrasse, 52/55.

21^o Heimat colonie Düring ou Friedrichwilhelmsdorf, près Bremerhafen, où des ouvriers qui ont longtemps travaillé dans les tourbières peuvent s'installer et acquérir une petite propriété.

Au 1^{er} janvier 1889 on avait hébergé à Wilhelmsdorf 4,750 individus, et dans

toutes les colonies allemandes 24,000. Les 4,750 de Wilhelmsdorf y avaient passé 412,000 journées ; 2,244 étaient Westphaliens, 143 venaient de Lippe, 267 de Hesse, 36 de Waldeck. Au point de vue religieux, ils se décomposaient en 2,775 protestants, 1,959 catholiques et 16 israélites.

1,287 avaient été précédemment punis de détention, 809 de prison, 244 de maison de correction ; 2,410 n'avaient jamais passé devant les tribunaux. La dernière année des comptes on avait dépensé 60,649 marks (75,811 fr.).

En automne 1888 on créa en Westphalie une 2^e colonie, dirigée par des frères catholiques, et nommée Maria-Veen, dans le cercle de Borcken près de Munster, et depuis lors les deux établissements rivalisent de charité.

Wilhelmsdorf a deux annexes intéressantes :

1^o La première, nommée Friedrechshütte, est un asile pour corriger les buveurs. On a remarqué, en effet, que l'ivrognerie est une des principales causes du malheur et de la dégradation des vagabonds et que 3 ou 4 mois de séjour à Wilhelmsdorf ne suffisaient pas à les en corriger. Il faut une année, quelquefois deux, pour leur faire perdre l'habitude de la boisson. L'asile peut recevoir 30 pensionnaires. Étant donnée la grande dépense que nécessitent des séjours aussi longs, on exige, quand c'est possible, qu'elle soit payée pour chaque individu par sa famille ou par la commune. Lorsque cela n'a pas lieu, et que le pensionnaire par son travail et sa bonne conduite est arrivé à ce qu'on lui inscrive sur son livret une somme journalière, il est prévenu qu'il y perd tout droit, s'il s'enivre une seule fois.

2^o La seconde est l'asile d'Eichhof, destiné à des messieurs de bonne famille qui ont besoin du calme des champs et de travaux manuels pour rétablir leur constitution usée ou leurs nerfs surexcités.

Mais les colonies agricoles ne forment qu'une partie de la méthode employée pour réprimer le vagabondage. On ne s'est pas borné à chercher la guérison des gens tombés, on s'est appliqué à empêcher leur chute. Dans ce but on a créé des stations hospitalières ou *Herbergen zur Heimath* (littéralement auberge familiale, ou rappelant la maison paternelle). Primitivement elles ne logaient que d'honnêtes ouvriers, payant leur écot. Mais peu à peu elles reçurent les ouvriers nomades sans travail et qui n'avaient d'autres ressources que la mendicité. Il y a près de 400 stations de ce genre échelonnées en Allemagne, et elles reçoivent chaque année plus de 2,000,000 d'individus.

On a pour principe de loger et de nourrir les malheureux qu'on y reçoit, mais on exige qu'ils fassent un certain travail. Toutes ces auberges ont formé entre elles une espèce de fédération (*deutscher Herbergsverein*), se communiquent leurs expériences et s'entendent pour empêcher les abus. L'ouvrier qui y passe reçoit un livret de voyage, sur lequel on inscrit le chemin qu'il doit suivre, la prochaine station hospitalière où il doit se rendre, et où il sera reçu ; mais il est obligé de suivre cet itinéraire, sinon il perd son droit à être secouru. Dans chaque ville où il arrive on exige de lui qu'il travaille la moitié de la journée au profit de l'établissement. Pendant l'autre moitié, il est libre et doit employer ce temps à se chercher du travail en ville. C'est ainsi que j'ai vu à Düsseldorf une station où les ouvriers travaillaient soit à couper et fendre du bois de chauffage, soit à battre des tapis (industrie qui n'existait pas dans la ville, en sorte qu'ils ne font concurrence à personne). Il y avait là comme un bureau de placement avec un registre fort bien tenu, où chaque ouvrier était inscrit, et où venaient s'inscrire à leur tour les gens

de la ville qui avaient besoin d'un spécialiste quelconque. Les diverses stations sont en correspondance entre elles, et se préviennent réciproquement lorsqu'on a besoin dans l'une ou l'autre d'entre elles d'ouvriers de telle ou telle spécialité. — Si, au bout de quelques jours, l'ouvrier hébergé dans une station n'a pas trouvé d'ouvrage en ville, on lui vise son livret et on l'expédie plus loin, mais toujours en lui désignant la prochaine station où il doit se rendre, et cela jusqu'à ce qu'il ait réussi à se trouver une place fixe.

On a obtenu par cet ensemble d'institutions que le nombre des vagabonds en Westphalie a diminué dans une proportion énorme. Une partie d'entre eux sont-ils allés exploiter les provinces voisines moins bien organisées ? Cela est possible ; mais en tout cas la Westphalie en est délivrée.

NOTA — On trouvera dans le *Journal de la Société de Statistique* (avril 1890) un travail de M. Grossetête-Thierry qui donne des chiffres nombreux sur les progrès obtenus au point de vue judiciaire.

Ch. THIERRY-MIEG.
